

Yan HAMEL

## Crises de la mémoire

Selon la définition qu'en donne Susan Suleiman dans son dernier livre, une « crise de la mémoire » (*crisis of memory*) est une période au cours de laquelle, aussi bien pour les individus que pour les groupes sociaux, se remémorer le passé, ou plutôt *un* passé particulier, devient une entreprise ardue, conflictuelle. De telles crises de la mémoire pourraient aussi être appelées des « affaires de la mémoire » (*memory affairs*), au sens où, par exemple, il y eut l'« Affaire Dreyfus », à cette différence — de taille — près que l'objet du conflit n'est pas ici un problème présent impliquant un règlement futur, mais un événement révolu dont les répercussions se font encore sentir. Parmi les catastrophes du siècle dernier qui suscitèrent de telles « crises », la Seconde Guerre mondiale occupe une place prépondérante, en grande partie due à l'Holocauste, à son horreur incomparable et aux questions impossibles à résoudre qu'il ne cesse de poser. Voilà le point de départ de *Crisis of Memory and the Second World War*. L'ouvrage prend ainsi place dans le riche corpus des études philosophiques, sociologiques, historiques, politiques et littéraires qui, depuis la fin des années 1980, se sont penchées sur la question de la mémoire et, plus spécifiquement, sur les problèmes socio-idéologiques posés par les constantes réactualisations de la Seconde Guerre mondiale.

Cela dit, une question se posait d'emblée : que peut apporter un tel livre qui n'avait déjà été exposé, notamment, par Henri Rousso, Pierre Nora, Michael Pollak, Giorgio Agamben, Gérard Namer, Paul Ricœur ou Régine Robin? Au fil des pages, force est de reconnaître, avec déception, mais sans grande surprise, que Susan Suleiman n'aboutit pas à des réflexions théoriques vraiment novatrices. Si elle a lu Maurice Halbwachs et ses principaux héritiers, l'auteure n'en donne pas moins à ses analyses des

postulats de base aussi faussement évidents et aussi vagues que celui-ci : « The point is that there is an interplay between certain individual memories and group memory, so that the expression of one is in a symbiotic relation with the other.<sup>1</sup> » (p. 4) La sociologie a eu beau établir, au moins depuis *Les cadres sociaux de la mémoire* (Halbwachs, 1925), que ce dont une personne est susceptible de se souvenir et le sens qu'elle est en mesure de donner à ce souvenir ne peuvent être pensés indépendamment des groupes au sein desquels elle évolue, Suleiman cherche tout de même à poser l'existence d'une mémoire individuelle et d'une mémoire collective qui existeraient indépendamment l'une de l'autre avant de pouvoir entrer en interaction à certains moments spécifiques, notamment aux époques où sévissent les fameuses « crises de la mémoire ». C'est là une vision quelque peu dépassée car, dans le même temps statique et mécanique, elle tend à restreindre la part prise par le social dans cet acte, à la fois si intime et si politique, qu'est la remémoration.

Les neuf chapitres qui composent le livre traitent d'autant de « crises de la mémoire ». Assurément passionnants, ces cas de figure ne sont toutefois pas abordés d'une manière qui puisse contribuer à parfaire la poétique de la mémoire annoncée en introduction. Faisant preuve d'un talent historiographique certain pour décrire le contexte sociopolitique dans lequel les différentes œuvres analysées se sont inscrites, Suleiman consacre en revanche un nombre considérable de pages à détailler, de façon souvent fort scolaire, les crises discutées et les œuvres analysées. Le chapitre 5, qui aurait dû porter à la fois sur la remémoration de la Seconde Guerre mondiale dans les pays du bloc de l'Est ainsi que sur les rapports entre le cinéma et la mémoire collective, est en fait essentiellement constitué d'une description extrêmement précise, et souvent platement élogieuse, du film *Sunshine* (István Szabó, 1999), de son intrigue et des moindres caractéristiques de sa

---

<sup>1</sup> « En fait, il y a interaction entre certaines mémoires individuelles et la mémoire du groupe, les unes étant en relation symbiotique avec l'autre. » Toutes les traductions données en note sont de moi.

réalisation. De même, au chapitre 6, de trop nombreux paragraphes ne font que résumer avec fidélité ce que Philippe Lejeune a dit de la genèse de *W ou le souvenir d'enfance* dans son travail de 1991 sur *Georges Perec autobiographe*<sup>2</sup>.

En outre, quand elle s'essaie à faire déboucher les tableaux qu'elle a longuement brossés sur des considérations d'une portée plus générale, Suleiman en vient le plus souvent à produire des banalités telles que celle-ci, relative au *best seller* de Lucie Aubrac, *Nous partirons dans l'ivresse* (1984) : « the Aubrac Affair continues to fascinate because it points up the problematic relations between public and private memory, and between history and fantasy in the construction of both an individual and a collective past.<sup>3</sup> » (p. 61) On trouve bien, ici ou là, quelques intuitions porteuses, de nouveaux concepts potentiellement stimulants, qui pourraient faire évoluer la réflexion sur les échanges entre mise en récit et remémoration. Mais ces instruments n'ont malheureusement pas été aussi perfectionnés qu'ils l'auraient mérité. Ainsi, l'idée de « désir narratif » (*narrative desire*) forgée par Suleiman afin de rendre compte des distorsions que la mémoire des acteurs de premier plan impliqués dans les tragédies nationales du passé, comme Lucie Aubrac, font subir à la réalité historique aurait pu conduire à des considérations beaucoup plus élaborées que la courte définition suivante, dont le lecteur devra se contenter : « on the one hand [the narrative desire brings] the desire for heroic aggrandizement (or for its opposite, the toppling of heroes), and on the other hand the desire for narrative coherence and plausibility, or what in fiction is called verisimilitude.<sup>4</sup> » (p. 37)

---

<sup>2</sup> Philippe Lejeune, *La mémoire et l'oblique : Georges Perec autobiographe*, Paris, P.O.L., 1991.

<sup>3</sup> « L'affaire Aubrac nous fascine toujours parce qu'elle montre le caractère problématique des relations, non seulement entre les mémoires privée et publique, mais aussi entre l'Histoire et les fantasmes, dans la reconstruction simultanée d'un passé individuel et collectif. »

<sup>4</sup> « Le désir narratif génère, d'un côté, le désir d'un agrandissement héroïque (ou son opposé, le renversement des héros) et, d'un autre côté, le désir d'une

Sur le plan des faiblesses théoriques, il faut ajouter que *Crisis of Memory* pêche par excès d'impressionnisme. Dans une prose où pullulent les « perhaps », « may », « might » « I think that », « personally, I have some problems with », « In my opinion », « I believe<sup>5</sup> », etc., l'auteure se complaît à présenter des hypothèses gratuites, dépourvues de fondement, dès lors que l'analyse minutieuse des textes ou que le savoir dont nous disposons à propos d'une « crise de la mémoire » ne lui permettent pas de trancher avec certitude, comportement particulièrement étonnant de la part d'une professeure qui s'est imposée comme l'un des meilleurs spécialistes de la rhétorique et de l'idéologie à l'œuvre dans le texte littéraire. Ainsi, Suleiman peut soutenir sans broncher que, dans les articles de *Situations III* où il décrit la France occupée, Sartre est de bonne foi étant donné que chacun de ses essais « has the ring of truth as well as of sincerity<sup>6</sup> » (p. 23). Dès lors, le lecteur ne devrait pas être trop surpris de trouver au fil des analyses, notamment de celles qui concernent le cas français, une série de distorsions culturelles qui biaisent la signification des œuvres critiquées. Toujours à propos de Sartre mémorialiste de la France occupée, on pourrait notamment contester la remarque suivante, qui tend à plaquer une vision nord-américaine de la lutte des classes sur la façon dont les conflits sociaux sont compris, décrits et nommés outre-Atlantique : « The only pair in his enumeration [...] is “workers vs. bourgeois,” but Sartre does not say “unions vs. bosses,” which would have had a sharper tone and greater historical specificity.<sup>7</sup> » (p. 26) On pourrait également se demander quelle est la pertinence de reprocher à Sartre de n'avoir pas mentionné Papon ou Bousquet dans son portrait de la collaboration (p. 29) alors que les procès qui rendirent

---

cohérence, d'une plausibilité qui, dans le domaine du roman, sont nommées la vraisemblance. »

<sup>5</sup> « peut-être », « possiblement », « je pense que », « personnellement, j'ai quelques problèmes avec », « à mon avis », « je crois que ».

<sup>6</sup> « a un accent vrai et sincère »

<sup>7</sup> « Dans son énumération, Sartre oppose les “prolétaires” aux “bourgeois”. Son ton eût été plus tranchant, et sa vision de l'histoire plus juste s'il avait opposé les “syndicats” aux “patrons”. »

ces deux personnages illustres ont secoué la France des décennies plus tard. En plus d'un anachronisme manifeste, on trouve ici une présomption en faveur du point de vue que nos contemporains sont en mesure d'adopter sur le passé. Comme si nous avions une sorte de monopole du vrai et que nous n'étions pas, tel Sartre au sortir de la guerre, influencés par les enjeux sociaux, idéologiques et mémoriels propres à notre époque. Comme si nous n'étions pas amenés, dans le discours que nous tenons sur la Seconde Guerre mondiale, à commettre une série d'oublis, à passer sous silence des éléments qui ne manqueront probablement pas de frapper les générations futures.

Il faut enfin reprocher à l'ensemble du livre son caractère par trop éclectique. Même si les études réunies portent toutes sur la Seconde Guerre mondiale, la représentation et la mémoire, cet immense sujet, elles n'en forment pas pour autant un tout cohérent. Il y a bien, il est vrai, trois chapitres qui traitent des méfaits de Klaus Barbie, à partir, respectivement, des mémoires de Lucie Aubrac (p. 36-61), de la commémoration de Jean Moulin par André Malraux (p. 62-76) et du documentaire *Hôtel Terminus: The Life and Times of Klaus Barbie* (1988) de Marcel Ophüls (p. 77-105). Ces différentes études auraient pu se répondre de manière stimulante, s'éclairer les unes les autres sous différents angles et permettre de montrer comment un même événement pouvait, selon les époques et les genres du discours privilégiés, donner lieu à des traitements diversifiés et recevoir une signification à chaque fois renouvelée. Leur complémentarité, ici, ne dépasse toutefois pas une série de chevauchements et de redites. Pour le reste, entre Jean-Paul Sartre expliquant la France occupée à un public américain (p. 13-35), István Szabó gérant cinématographiquement les séquelles laissées par le passage du nazisme et du communisme en Hongrie (p. 106-131), Jorge Semprun et ses fictions testimoniales (p. 132-158), le rappel de l'Holocauste par Elie Wiesel et Benjamin Wilkomirski (p. 159-177), les problèmes mémoriels posés à ceux qui vécurent la guerre, mais qui étaient trop jeunes pour s'en souvenir comme Georges Perec et Raymond Federman (p. 178-214), les pistes

suivies sont trop éparses pour que le tout forme véritablement un livre. Dans ce qui ressemble plutôt à un recueil d'articles, Suleiman se penche sur un trop grand nombre de problèmes, sur des espaces, des époques, des auteurs et des genres artistiques trop divers pour pouvoir approfondir quoi que ce soit, de sorte que la grande ambition de son entreprise débouche sur une superficialité que ne méritaient assurément pas des œuvres traitant de problèmes aussi complexes et délicats. En début de parcours, l'auteure justifie cette dispersion en recourant à une métaphore filée qui plaira peut-être aux amateurs de prose poétique semi-mièvre, mais qui n'a rien de bien convaincant dans un ouvrage aux évidentes prétentions scientifiques :

I would describe [this book] as a series of extended walks in the mountains. Some years ago, I spent a few days in the Swiss Alps with my sister. Every morning, we would set out on a different excursion, some quite arduous; it was late June, the weather was superb, and the fields were covered with wild-flowers. No matter where we walked, we had the same mountains around us in the distance, reappearing in different perspectives. In the late afternoon, when we returned, tired, to our hotel, we would look up and see the Matterhorn, with its unmistakable spire. The mountain became increasingly familiar, yet inexhaustible.

So it is with the subject of memory. This book makes excursions into an inexhaustible landscape dominated by memory, with its surrounding peaks: history, testimony, imagination.<sup>8</sup> (p. 9)

---

<sup>8</sup> « Je décrirais ce livre comme une série de longues promenades en montagne. Il y a des années, j'ai passé quelques jours avec ma sœur dans les Alpes suisses. Tous les matins, nous choissions un sentier différent. Certains étaient assez difficiles. Nous étions à la fin de juin, le temps était magnifique, et les champs étaient couverts de fleurs sauvages. Peu importe où nous marchions, les mêmes montagnes nous entouraient au loin; elles réapparaissaient constamment sous de nouveaux angles. À la fin de l'après-midi, lorsque nous rentrions, épuisées, à notre hôtel, nous regardions vers les hauteurs et apercevions le Matterhorn, avec

Situé à mi-chemin entre la promenade littéraire et un travail d'analyse rigoureux, *Crises of Memory and the Second World War* conviendra sans doute à un public dilettante, amateur de tourisme intellectuel.

**Référence :** Susan Rubin Suleiman, *Crises of Memory and the Second World War*, Cambridge/London, Harvard University Press, 2006, 286 p.

---

sa flèche spectaculaire. La montagne devint incroyablement familière, même si son mystère est demeuré inépuisable.

C'est la même chose avec la mémoire. Ce livre entreprend des excursions sur un territoire inépuisable, dominé par la mémoire, avec ses sommets culminants : l'histoire, le témoignage, la mémoire. »